

Le filet du pêcheur

Bulletin trimestriel de liaison



*Les Amis de La Seyne
Ancienne et Moderne*

N° 116 – septembre 2010

Prix : 3 €

C.P.P.A.P. N° 0413G88902

I.S.S.N. N° 0758 1564

Siège Social :

Le Charles Gounod – Bât.2

Rue Georges Bizet

83500 LA SEYNE SUR MER

☎ / fax : 04 94 94 74 13



LES AMIS DE LA SEYNE ANCIENNE ET MODERNE

Présidente : Mme Jacqueline PADOVANI
 Directeur de la Publication : M. Bernard ARGOLAS
 Réalisation : Mme Marie-Claude ARGOLAS, M. Bernard ARGOLAS et Mme Germaine LE BAS
 Illustrations et mise en page : Mme Germaine LE BAS

Le Filet du Pêcheur
 N° 116
 3^e trimestre 2010

Adresse e-mail : lefiletdupecheur.asam@gmail.com

Le mot de la Présidente

Chers membres et amis,

Nous nous retrouvons, fidèles à notre rendez-vous de rentrée. Nous espérons que vous avez passé un bon été et nous vous souhaitons une agréable lecture de ce 116^e bulletin de liaison.

Premier événement, notre participation à la 27^e édition européenne des Journées du Patrimoine les 18 et 19 septembre 2010. Le thème choisi étant : *"Les grands hommes : quand femmes et hommes construisent l'Histoire"*, nous avons préparé une exposition de photos et de textes consacrée aux fondateurs de notre Société des Amis de La Seyne Ancienne et Moderne.

Sur la proposition de la Direction Culture et Patrimoine; la première conférence du cycle 2010-2011 aura lieu le lundi 4 octobre 2010 : M. Jacques PERRIN nous parlera de *"Sainte Roseline de Villeneuve et la Divine Comédie de Dante, la vocation impériale du comté de Provence et de Forcalquier"*.

Notre sortie d'automne du samedi 9 octobre 2010, préparée par M. Michel JAUFFRET, nous permettra de visiter la Citadelle de Sisteron et un moulin à huile. Vous avez déjà reçu les invitations auxquelles j'espère vous voir répondre nombreux.

En ce début de session 2010-2011, nous vous remercions de votre fidélité, de vos encouragements. Un souhait, faites connaître notre Société culturelle autour de vous...et pensez à payer votre cotisation, si ce n'est déjà fait. Nous essaierons, comme au cours des années précédentes, de vous faire partager des heures enrichissantes en toute amitié, notre objectif étant toujours de transmettre un peu d'histoire, de participer à la sauvegarde du patrimoine et de resserrer les liens entre les Anciens et les Jeunes.

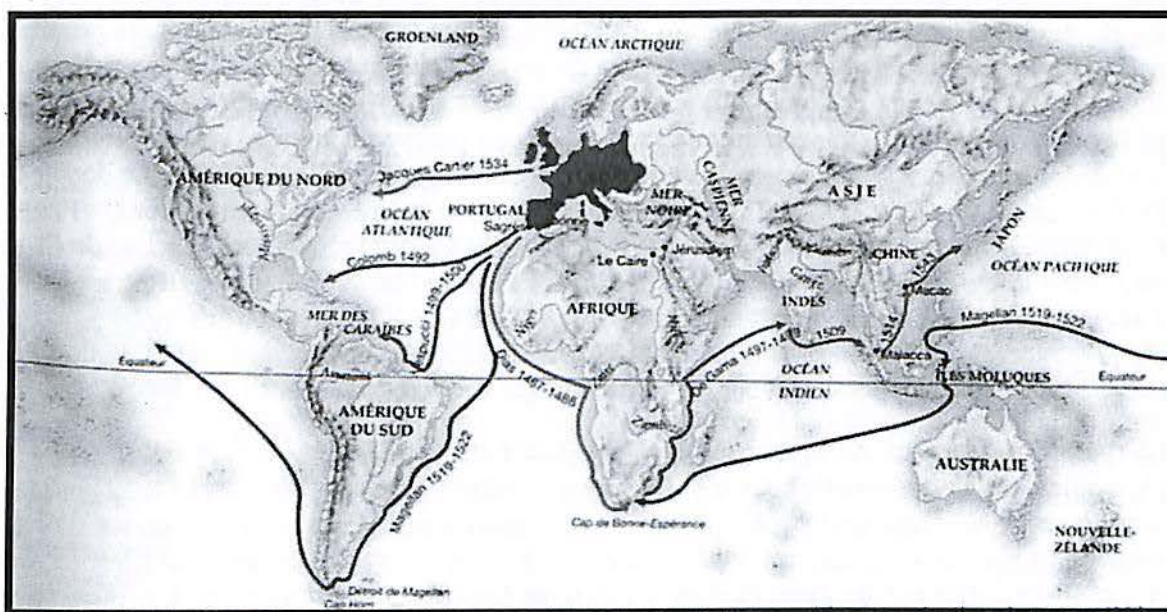
Jacqueline PADOVANI

SOMMAIRE

Photo : <i>"Vue originale du port"</i>	M. Alexandre ARGOLAS	1 Couv.
Le mot de la Présidente	Mme Jacqueline PADOVANI	2 Couv.
Carnet et Bulletin d'adhésion		3 Couv.
Poème : <i>"L'Atlantique"</i>	Mme Marie-Rose DUPORT	4 Couv.
Conférence du 17 mai 2010 : <i>"Les Grandes Découvertes"</i>	M. Lucien PROVENÇAL	1
Question n°3 <i>"Quelques noms de rues"</i>	M. Jean-Claude AUTRAN	5
Conférence du 7 juin 2010 : <i>"La Callas"</i>	Mme Madeleine TOURRIER	6
<i>"Le Château Blanc"</i> de La Dominante	Mme Marie-Claude ARGOLAS	11
Conférence du 31 mai 2010 : <i>"La grande peste de 1720 à Toulon"</i>	Dr. André BERNARDINI-SOLEILLET	12
Le Coin des Gourmets	Mme Magdeleine BLANC	15
Détente	M. André BLANC	16

Les Grandes découvertes

Conférence du 17 mai 2010 par M. Lucien PROVENÇAL



En ce début du XV^e siècle, le Portugal revit. Libéré de la présence sarrasine depuis la victoire d'Ourique, remportée en 1249, alors que le voisin ibérique ne le sera qu'après la prise de Valence par le Cid en 1480, le pays s'est affranchi de la tutelle espagnole en 1385, lorsque les paysans du saint connétable NUNO ALVARES PEREIRA ont vaincu à Aljubarrota la lourde cavalerie ennemie; c'est là que s'élève aujourd'hui le sanctuaire de Batalha bien connu des touristes qui visitent le Portugal. La dynastie d'AVIS a succédé à celle de BOURGOGNE. Le Roi JOAO I^{er} bénéficie de la sympathie de la France et, depuis son mariage avec PHILIPPA DE LANCASTRE, de la bienveillante protection de l'Angleterre. Pour ce petit pays d'un million d'habitants, pauvres agriculteurs et pêcheurs, la recherche de ressources extérieures est une nécessité.

Depuis les récits de voyage de MARCO POLO au XIII^e siècle, les richesses de l'Asie sont connues et font rêver, elles ne sont toutefois accessibles que par voie de terre et les voyages sont réputés dangereux. Les raisons qui poussent les Portugais à tenter une aventure ultramarine sont extrêmement confuses. L'esprit de croisade et de revanche sur les Maures habite le souverain qui rêve aussi de découvrir les sources du fleuve d'or, celui qui mène à l'Eldorado. Il veut également atteindre le mythique royaume du prêtre JEAN, Mongolie ou Ethiopie, décrit comme un paradis terrestre par une lettre à l'origine incertaine. Pour atteindre son but, le Roi sait qu'il dispose de marins aguerris. Mais il faut, avant d'aller plus loin, franchir l'obstacle marocain. C'est fait le 21 août 1421 lorsque JOAO I^{er}, accompagné de ses trois fils, les infants DUARTE, PEDRO et HENRIQUE dont les deux premiers seront ses successeurs, s'empare de Ceuta. Il lui faut prendre à revers le royaume maure trop hostile par le sud, et pour cela, être maître de la mer. Le Roi a besoin d'argent. Contre de solides garanties, les banquiers italiens qui sentent la bonne affaire sont prêts à lui en prêter, il peut également compter sur les ressources de l'Ordre du Christ. Lors de la tragique dissolution de l'Ordre du Temple, de nombreux fuyards se sont réfugiés au Portugal, les rois ont alors fondé à Tomar, sur l'emplacement d'une ancienne commanderie, un ordre nouveau, mais soucieux de ne pas braver l'autorité pontificale, ils ont fait de l'un des infants son Grand maître. A l'époque qui nous intéresse, le poste est occupé par Don HENRIQUE, dit "le navigateur" bien qu'il ne soit jamais allé au-delà de Ceuta; un historien portugais, colonel commandant le régiment d'infanterie de Tomar, n'a pas réussi à me convaincre que le fameux trésor des Templiers avait été ramené au Portugal et avait financé les grandes découvertes, mais, après tout, pourquoi pas ?

Depuis longtemps, les Arabes ont découvert les vertus de l'aiguille aimantée, puis les Italiens ont utilisé la boussole indispensable aux grandes traversées; l'étape suivante doit être la mise en chantier de

navires plus marins et plus maniables par gros temps que les nefes et les galères. L'infant HENRIQUE est épris d'horizons nouveaux, il fonde sur un promontoire tout proche du cap Saint Vincent, pointe extrême de l'Europe occidentale, l'école de Sagres. Il y accueille l'élite des savants, des astronomes, des marins les plus éprouvés, des constructeurs navals et des cartographes qui, pour sa plus grande gloire, travaillent à la conquête du monde. Dans ce cadre sévère qui n'a d'horizon que la mer, ils n'ont d'autres possibilités que méditer et réfléchir ensemble. Avant de franchir les diverses étapes de la conquête d'un nouveau monde, il nous faut citer cette légende bretonne qui attribue à JEAN DE COATLAUDEN, marin au service du roi du Portugal la première traversée transatlantique sans qu'aucune preuve ne vienne l'étayer. Nous ne traiterons pas non plus des incursions vikings sans doute limitées au Groenland et à Terre Neuve. Le départ est donné en 1419 lorsque JOAO GONÇALVES ZARCO aborde à Madère. Parmi ses compagnons, PERESTRELLO MONIZ, qui fait souche dans l'île voisine de Porto Santo et dont la fille FILIPPA sera l'épouse de CHRISTOPHE COLOMB, héritier de l'expérience et de toute la documentation réunie par son beau père. Les habitants actuels m'ont assuré que COLOMB avait séjourné dans cet îlot. En 1427, les sept îles les plus orientales des Açores sont explorées par DIOGO DE SILVES; les deux dernières, bien connues des Français, Flores et Corvo, proches des États-Unis, n'apparaîtront sur les portulans que beaucoup plus tard.

La route du grand sud ne s'ouvre qu'en 1434. Cette année là, en effet, l'apparition de la première caravelle bouleverse la construction navale. Cette embarcation légère, effilée, très maniable et de faible tirant d'eau permet de franchir les obstacles les plus insurmontables et de pénétrer les côtes les plus inhospitalières; à bord de ce bateau révolutionnaire, GIL EANES franchit le fameux cap Bojador, terreur des anciens, car au-delà disaient-ils, l'eau bout et le calfatage fond; la peur est vaincue. Les mers équatoriales sont maintenant accessibles aux navigateurs. Deux ans plus tard, ALFONSO BALDAIA parvient à l'embouchure d'un fleuve qu'il baptise pompeusement le Rio de Ouro, le fleuve d'or, avant de constater qu'il ne conduit à aucun Eldorado. La mort de JOAO I^{ER} et les querelles dynastiques qui opposent ses fils DUARTE et PEDRO freinent pour un temps l'expansion portugaise, mais ne brisent pas l'irrésistible élan vers de nouvelles conquêtes. En 1445, NUNO TRISTAO parvient à l'embouchure du Sénégal qu'il décrit, on n'en est pas à ça près, comme une des branches du delta du Nil, fleuve réputé conduisant au royaume du prêtre JEAN et au paradis terrestre : nouvelle petite déception qui ne met pas fin au rêve. Par petites étapes, la progression vers le sud reprend en 1446. ALVARES FERNANDES mouille en Guinée Bissau, une terre qui demeurera portugaise jusqu'à son indépendance en 1975. Après une interruption de quelque quinze ans, ce n'est qu'en 1460 que PEDRO DE SINTRA atteint la Sierra Leone pourtant proche. Initiateur de toutes ces expéditions, l'infant don HENRIQUE meurt en 1463. L'école de Sagres ne lui survivra guère, mais cela n'a que peu d'importance, l'avancée lusitanienne se poursuit. L'argent commençant à manquer, le roi AFONSO V concède à l'armateur FERNAO GOMES le droit de naviguer et de commercer vers les terres nouvelles; prudent et désireux de rester maître du jeu, il confie à son fils aîné, le futur JOAO II, la responsabilité de l'expansion portugaise.



En 1488 DIEGO CAO prend pied en Angola qui lui semble être la corne extrême de l'Afrique. Aussitôt après BARTOLOMEU DIAS, sans doute le meilleur marin portugais de tous les temps, mais dont les mérites seront longtemps méconnus, franchit avec ses trois caravelles le cap des Tourmentes rebaptisé plus tard de Bonne Espérance; rentré à Lisbonne et en butte à l'hostilité de ses équipages, il connaît une longue disgrâce qui lui vaut un surnom : "le laissé pour compte". L'exploration des côtes africaines est donc une exclusivité portugaise; seules, les Canaries ont été découvertes en 1402 par le Français JEAN DE BETHENCOURT aux ordres du roi d'Espagne. Les initiatives portugaises ont bénéficié pendant quasiment tout le XV^e siècle des bienveillances pontificales; l'Eglise est profondément divisée; le pape officiel est bien revenu à Rome, mais il y a encore un antipape à Avignon et, depuis 1410, un pape dissident à Pise. Cette église déchirée reste méfiante à l'égard de la France et de beaucoup de princes italiens, elle voit par contre avec indulgence les tentatives des souverains ibériques. Les papes qui se succèdent appartiennent à des clans rivaux issus des grandes familles italiennes; le népotisme est de rigueur; PAUL II est le neveu d'EUGENE IV, ALEXANDRE VI, celui de CALIXTE III, CLEMENT VII est cousin de LEON X, ADRIEN IV est le précepteur de CHARLES QUINT épris d'art; ils sont aussi de redoutables politiques, pour la plupart aussi corrompus que corrupteurs.

En 1438, une bulle d'EUGENE IV, le Vénitien GABRIELE CONDUMIERO, accorde au roi du Portugal autorité souveraine et absolue sur toutes les terres atlantiques à découvrir du cap de Nào aux Indes inclusivement; anathème et excommunication sont promis à ceux qui menacent les Portugais dans leurs souveraines conquêtes; le 8 janvier 1454, la bulle "*pontifex romanus*" de NICOLAS V, THOMAS PONTICELLI, confirme la précédente et aggrave les menaces; en 1455, sous le pontificat de CALIXTE III, l'Aragonais ALPHONSE BORGIA, la ligne s'infléchit légèrement en faveur de l'Espagne dont les souverains, ISABELLE "la Catholique" et FERDINAND D'ARAGON, ne sont pas cependant encore tentés par les aventures ultramarines; une autre bulle "*aeterne regis*" de SIXTE IV, reconnaît la souveraineté portugaise sur les îles du Cap Vert.

Toutes les autres nations sont ainsi privées du droit d'agir officiellement.



Trop sûr de sa puissance, JOAO II commet en 1484 une erreur; il repousse les offres de service de **CHRISTOPHE COLOMB**, un semi-inconnu trop gourmand à ses yeux; mais qui est ce Gênois qui prétend atteindre les Indes par l'Ouest ? Si l'origine italienne de Colomb ne fait pas de doute, on ne sait avec précision ni quand il est né (entre le 25 août et le 31 octobre 1454), ni où (probablement à Gênes, mais de nombreuses maisons natales existent en Méditerranée occidentale, dont une à Calvi!). Nous savons que c'est un curieux, passionné de lecture, impressionné par le livre des merveilles du monde de l'Anglais JEAN DE MANDEVILLE. Au début de 1476, le navire sur lequel il est passager est dérouté vers Lisbonne, où vit un de ses frères cartographes; trois ans plus tard, il s'y marie et poursuit des études scientifiques tandis que son beau père l'initie aux sciences de la navigation. En 1485, un

an après son échec auprès de JOAO II il ne réussit pas plus à convaincre ISABELLE "la Catholique" et FERDINAND D'ARAGON qui trouvent excessifs ses *desiderata*. Il veut être vice-roi des terres découvertes et recevoir un titre de noblesse; en 1491 et grâce au soutien du trésorier royal LUIS DE SANTANGEL qui met en avant les avantages économiques que l'Espagne tirera de l'aventure, il obtient l'accord de la reine qui passe outre à l'avis réservé de FERDINAND. Il appareille de Palos de la Frontera le 3 août 1492 à bord d'une caraque, bâtiment nouveau très marin, la "*Santa Maria*" dont on peut voir aujourd'hui une copie en vraie grandeur dans le port de Barcelone; mais il rencontre l'hostilité des commandants des deux autres nefes, la "*Pinta*" et la "*Nina*", propriétés de MARTIN ALONZO PINZON. Elles sont commandées respectivement par MARTIN ALONZO lui-même et son frère VICENTE YANEZ; les pilotes de l'expédition sont un troisième frère PINZON et le Galicien JUAN DE LA COSA; tous sont des habitués de la navigation hauturière. Après une traversée sans histoire et une fausse émotion en mer des Sargasses, une terre est découverte dans la nuit du 11 au 12 octobre aussitôt nommée San Salvador, l'actuel Saint Domingue. COLOMB s'en proclame gouverneur, il croit être au Japon. Dans des circonstances mal éclaircies, MARTIN ALONZO abandonne COLOMB et s'en va reconnaître Haïti. Le 4 mars 1493, Colomb annonce à Lisbonne qu'il a découvert Cipango; il ne sait pas que la "*Pinta*" est déjà rentrée à Palos et que son capitaine revendique la découverte. COLOMB est néanmoins reçu par le couple royal avec les honneurs que mérite sa découverte; il effectue ensuite trois autres traversées (1493-1494, 1498-1500, 1502-1504) qui complètent la première. Au cours de la dernière, il est en butte à l'hostilité du vice-roi. Il meurt à Valladolid le 20 mai 1506, en semi-disgrâce après même avoir même été emprisonné quelque temps. Il serait vain de rouvrir une polémique, mais COLOMB fut-il le premier à traverser l'Atlantique ? J'ai déjà évoqué pour mémoire deux hypothèses, mais il y en a d'autres; selon une étude de DESMARQUETS publiée en 1745, un capitaine dieppois, JEAN COUSIN, accompagné d'un Espagnol qui pourrait être un de frères PINZON, aurait reconnu les bouches de l'Orénoque en 1488, soit quatre ans avant COLOMB; la même année, selon les Galiciens, JUAN DE LA COSA aurait fait la même reconnaissance. Ce qui est certain, c'est que les frères PINZON comme DE LA COSA sont acteurs du voyage de COLOMB et ont tenté de le dérouter vers les côtes sud-américaines déjà reconnues par eux. Je n'en tire aucune conclusion, mais cela devait être mentionné. Toujours est-il que le voyage du mercenaire génois modifie les données de l'aventure coloniale.

Désormais, il faudra compter avec l'Espagne. Les protestations de JOAO II qui se réclame du traité d'Alcaovas signé en 1481 par lequel les souverains espagnols avaient déclaré ne pas s'intéresser aux découvertes conduisent à d'interminables palabres. Le pape ALEXANDRE VI, le tristement célèbre RODRIGO BORGIA, dont il ne faut pas oublier l'origine espagnole impose sa médiation. Il promulgue le 14 mai 1493 les trois bulles "*inter coetera*" dites de démarcation qui définissent une ligne de partage entre l'Espagne et le

Portugal qui se situe à 100 lieues de n'importe laquelle des îles des Açores, jugez de l'imprécision. Le traité de Tordesillas du 6 juin 1494 rectifie les bulles, la ligne de séparation est désormais le méridien sis à 370 lieues des îles Fortunées, autrement dit du Cap Vert. ALEXANDRE VI confirme la menace d'excommunication de tout étranger qui s'aventurerait dans les concessions luso-espagnoles « *d'ampuis aucunes années* »; prudent, il subordonne sa décision à l'obligation pour les bénéficiaires de pourvoir aux besoins de la religion. Ainsi naît la théorie du « *mare nostrum* » ibérique qui s'oppose au « *mare liberum* » prôné par les autres nations, mais en cette fin du XV^e siècle qui ose s'attaquer aux prescriptions pontificales?



En 1495, MANUEL I^{er}, dit « le Fortuné » monte sur le trône du Portugal et y restera jusqu'en 1521; peu intéressé par les Amériques, il veut rester maître de la route des Indes; il soutient le projet de VASCO DE GAMA, un noble né à Sines en 1469, d'atteindre l'Inde par voie maritime en contournant l'Afrique. Il appareille avec quatre vaisseaux le 8 juillet 1497; dérouté vers le sud-ouest par les courants et les vents violents, il pressent l'existence du continent sud-américain signalé par des vols d'oiseaux marins, mais reprend sa route vers l'est, il franchit le cap de Bonne Espérance et parvient à Calicut, établit de bonnes relations avec les autorités locales et rentre au Portugal où le roi le nomme amiral des Indes; suit une inexplicable période de disgrâce qui dure vingt ans, écarté au profit du grand ALFONSO ALBUQUERQUE qui fait des Indes une terre portugaise. En 1524, trois ans après la mort de MANUEL, VASCO DE GAMA est nommé vice-roi par JOAO III; il repart vers Calicut et meurt dans ses fonctions; son corps est ramené au Portugal en 1538.

L'Amérique du Sud reste à découvrir; le 1^{er} mars 1500, une flotte de treize navires appareille de Lisbonne sous les ordres de PEDRO ALVARES CABRAL, un jeune noble inconnu; les instructions pour la traversée ont été rédigées par VASCO DE GAMA les plus grands marins du temps commandent les vaisseaux, parmi eux BARTOLOMEU DIAS déjà cité. Cap est mis sur le sud ouest les 21 et 22 avril, une terre est reconnue près de Porto Seguro, elle reçoit le nom de Vera Cruz ou Santa Cruz, le nom Brésil n'apparaîtra que bien plus tard; des indigènes assurent à CABRAL que des étrangers l'ont précédé, mais là encore qui ? Sans s'attarder, il reprend la route des Indes selon le parcours traditionnel. Le roi ne s'intéressera jamais à cette nouvelle terre, pour lui, un simple point d'eau de peu d'intérêt. Son fils JOAO III pensera tout autrement. Tandis que les Espagnols colonisent les terres qui leur ont été concédées, d'abord grâce à CORTEZ au Mexique puis PIZARRE au Pérou utilisant des méthodes brutales hautement condamnables, les Portugais poursuivent inlassablement leurs recherches d'un passage par l'ouest vers les Indes; cette idée les obsède, mais l'argent investi dans les voyages a ruiné le pays, la décadence de Lisbonne au profit d'Anvers en est la preuve.



FERNANDO DE MAGALHAES, notre MAGELLAN, est descendant d'une grande famille portugaise né en 1480, il est d'abord un soldat qui participe à une opération au Maroc il demande au roi MANUEL des avantages qui lui sont refusés il va donc, tout comme COLOMB trente ans plus tôt, offrir ses services à CHARLES QUINT, il se propose d'atteindre la fameuse île aux épices par l'ouest; associé à l'Espagnol FALEIRO, il obtient le 22 mars 1518 l'accord du roi d'Espagne. Au financement obtenu, s'ajoutent des avantages personnels très importants. Le 10 août 1519, une escadre appareille de Sanlucar de Barrameda; elle se compose de la « *Trinidad* », du « *San Antonio* », de la « *Concepcion* », du « *Santiago* » et de la « *Victoria* »; 237 hommes sont à bord; MAGELLAN fait route directe vers le sud-ouest en évitant soigneusement les terres portugaises. Le 21 octobre, il s'engage dans le détroit qui porte aujourd'hui son nom et après une reconnaissance de la Terre de Feu, débouche sur le Pacifique en décembre 1519; il a dû faire face à une mutinerie de certains de ses compagnons qui doutent de l'issue du voyage. Ce n'est pas le dernier incident puisque peu après, le « *Santiago* » s'échoue et coule, le « *San Antonio* » déserte, ce qui prive l'expédition de vivres et de matériel; le 6 mars 1521, la flotte est aux Philippines; là, un conflit éclate avec le roi de Cebu; MAGELLAN est tué. JUAN SEBASTIAN EL CANO prend le commandement d'une

escadre qui ne compte plus que 113 hommes valides; il lui faut songer au retour; il est contraint de brûler ce qui reste de ses navires à l'exception de la seule "*Victoria*" avec laquelle il fait escale aux Moluques; lorsqu'il accoste en Espagne, il ne dispose plus que de 18 marins et 3 Moluquois; 13 hommes malades laissés au Cap Vert reviendront plus tard. Ce voyage n'est cependant pas un échec il a prouvé la possibilité de rallier l'Asie par le Pacifique, route qu'utiliseront dans les siècles suivants les grands explorateurs de l'Océanie; il a également confirmé la rotondité de la terre dont certains doutaient encore. Avec MAGELLAN, s'achève le cycle des grandes découvertes des XV^e et XVI^e siècles elles sont l'œuvre des Ibériques, essentiellement des Portugais, qui ont su profiter de l'appui de l'Eglise; en 1514, la bulle "*procelse deviationis*" du pape LEON X, JEAN II DE MEDICIS, garantit encore les droits lusitaniens sur le partage du monde. Ce n'est qu'en 1533 qu'un évêque français, JEAN LE VENEUR DE TILLIERS, confesseur de FRANÇOIS 1^{er}, obtient de CLEMENT VII, JULES DE MEDICIS, oncle de CATHERINE, une bulle précisant que les précédentes décisions ne concernent que les continents connus à l'exception des terres découvertes par les autres royaumes. C'est ce même pape d'ailleurs qui, par la bulle "*sublimus deus*" reconnaît une âme aux Indiens, les sauve de l'esclavage et permet leur évangélisation.

J'ajoute pour la petite histoire que la célèbre phrase de FRANÇOIS I^{er} demandant aux ambassadeurs de CHARLES QUINT de voir les clauses du testament d'Adam qui l'exclut du partage du monde n'a été prononcée qu'en 1537.

Question n° 3 de Jean-Claude AUTRAN

Qui peut nous renseigner sur l'origine exacte des noms suivants de rues ou de quartiers de La Seyne ? Certains noms sont probablement ceux de personnages locaux ou de propriétaires de terrains. Mais qui étaient-ils exactement et à quelle époque ont-ils vécu ?

Arden (impasse) [port de Brégaillon]
Besostri (impasse) [Les Sablettes]
Bois Sacré (quartier)
Cablat (impasse Marcel) [Les Sablettes]
Cartier (impasse) [derrière l'Hôpital]
Christian (impasse) [Tamaris]
Cooper (rue) [La Maurelle]
Crouzet (rue du Docteur) [Mar-Vivo]
Facchini (impasse D.) [avenue Général Carmille]
Ferri (chemin de) [Janas - Les Barelles]
Louis (chemin André) [Lagoubran]

Marie (allée) [Les Sablettes]
Marty (impasse) [Touffany]
Moneiret (chemin de) [quartier Peyron - Hôpital]
Pierre (impasse) [Fabrégas]
Sardine (chemin de la) [Janas - Les Barelles]
Simone (impasse) [Les Mouissèques]
Touffany (quartier)
Vidal (boulevard Augustin) [Colle d'Artaud]
Zunino (impasse) [en face Porte des anciens Chantiers]

ASSEMBLEE GENERALE 2010

Elle se tiendra le 15 novembre 2010, et dès maintenant un appel à candidatures est lancé pour compléter le Conseil d'Administration...

Chaque candidat, membre actif, devra être à jour de sa cotisation et justifier de 2 ans au moins d'appartenance à la Société.

La candidature accompagnée d'une lettre de motivation sera examinée par le Conseil d'Administration et, si retenue, soumise au vote des adhérents au cours de l'Assemblée Générale.

Le secrétaire,
Jacques PONSTON

LA CALLAS

Conférence du 7 juin 2010 par Mme Madeleine TOURRIER

Tout le monde a entendu parler de Maria CALLAS, ne serait-ce que par ses caprices, ses scandales. Elle est d'abord une immense cantatrice qui a su revivifier l'art lyrique qui était moribond. Parler d'elle, c'est évoquer sa vie fulgurante et chaotique si riche en événements, sa personnalité hors du commun, sa voix étrange et envoûtante, enfin, sa conception nouvelle de l'Art Lyrique.

Sa vie aurait pu être un conte de fées : ce fut en réalité une véritable tragédie. Elle naît à New York dans une famille immigrée d'origine grecque : la famille KALOGEROPOULOS, qui bientôt troquera son patronyme pour celui de CALLAS.

Une famille donc en pleine période difficile d'adaptation; une famille surtout douloureusement touchée par la mort récente d'un petit garçon de trois ans, Vassilios, qui faisait son orgueil. Car on sait combien la tradition méditerranéenne fait la part belle aux garçons, combien ils sont valorisés! Et quand la maman attend un autre enfant, tout le monde se met à espérer que ce nouvel enfant sera un garçon qui rappellera le petit Vassilios. Or, le 2 décembre 1923, ce n'est pas le garçon espéré qui naît, mais une grosse fille de plus



de onze livres, une fille qui n'est pas très attendue !!! La déception familiale est immense. On dit même que la mère en est désespérée au point que pendant trois jours elle ne voudra pas voir l'enfant. En hâte, on choisit des prénoms féminins et on s'arrête sur Anna Maria Cecilia Sofia. Et cette enfant qui devait s'appeler Anna KALOGEROPOULOS sera connue sous le nom de Maria CALLAS.

Dès les premiers mois de sa vie, l'enfant manifeste une sensibilité à fleur de peau, anormale pour un enfant si jeune, inquiétante même. A tel point qu'on peut se demander si elle n'avait pas ressenti cette première déception familiale dès la naissance. Toujours est-il que, très jeune, elle montre à sa famille, et en particulier à sa mère, une opposition violente qui ne s'apaisera jamais. Très jeune, elle a déjà ce regard perçant, ces lèvres boudeuses, et cette tête très droite qui laissent présager ce que sera sa personnalité. En grandissant, un autre sujet de mécontentement l'envahit : elle s'aperçoit qu'elle est disgracieuse, obèse, malhabile, alors que sa sœur aînée possède toutes les qualités physiques qu'elle n'a pas. Elle se sent moins jolie et donc moins aimée. Ce sentiment dévalorisant exacerbe ses tendances agressives et génère des conflits permanents qui rendent la vie au foyer difficile. A l'extérieur, c'est pareil. Elle est solitaire et ne s'entend avec personne. Elle a horreur de l'école, de ses professeurs, de ses camarades, qui d'ailleurs le lui rendent bien.

Tous ces facteurs d'insatisfaction développent chez cette adolescente en mal de reconnaissance, un sentiment d'abandon, de rejet : personne ne l'aime, on est systématiquement son ennemi. Et ainsi se forge en elle une nature pessimiste, négative, revancharde, une sorte de sombre vision du monde, qu'elle trainera sa vie durant. Dans ce tableau assez noir, il y a cependant un domaine dans lequel elle manifeste des dons assez exceptionnels : la musique. Elle joue très bien du piano. Elle déchiffre à vue les partitions et elle chante. On lui trouve une voix intéressante sinon académique. Dans ce domaine elle va pouvoir assouvir ce besoin impérieux de se valoriser, d'exister, d'être quelqu'un. Elle montre ainsi à son entourage qu'elle possède des qualités que sa sœur n'a pas. Elle est très consciente de ses dons et elle va tout faire pour les exploiter pleinement. Cette lutte pour réussir, pour vaincre, dominera sa vie. On aurait pu croire que son ambition étant apaisée elle changerait de comportement. Pas du tout. Ce sera un combat permanent qui l'épuisera parfois, mais la portera aux plus hauts niveaux de son art.

Dès lors, cette revancharde, qui juge ce monde hostile à son égard, adoptera une attitude désagréable de dédain, de condescendance, qui débouchera souvent sur des conflits violents avec son entourage et en particulier avec ses partenaires professionnels, qu'elle considérera toujours comme des adversaires. Souvenons-nous de sa rivalité féroce avec Renata TEBALDI, l'autre gloire du chant. Souvenons-nous aussi de ses disputes mémorables avec certains ténors. Elle se fâche aussi avec presque tous les directeurs de théâtre, en y mettant beaucoup d'éclats, car elle a le sens du spectacle. La presse, avec qui elle a de nombreux démêlés, lui a trouvé un surnom : *la tigresse*. Et quand on lui reproche ces attitudes de femme persécutée, elle a toujours la même explication : on a ourdi contre elle une cabale dont elle est la victime. Cette surdouée n'arrive pas à s'adapter à ce monde qu'elle trouve décevant, agressif, menaçant. Se croyant rejetée, en réaction, elle révolutionne partout où elle passe et elle impose son diktat. Cette image peu sympathique est ce que l'on voit d'elle : un personnage violent, intransigeant, dominateur.

Mais derrière ce portrait négatif se cache, en réalité, un profond sentiment d'angoisse qui ne la quittera jamais. Car Maria est une perfectionniste et elle craint toujours de ne pas être à la hauteur de ce qu'on lui demande. Elle a peur de décevoir son public, ce public qu'elle fascine, mais ce public qui lui est nécessaire pour s'exprimer pleinement. Ce public auquel elle tient par-dessus tout. Or, elle sait que chaque entrée en scène est un instant fragile où tout peut basculer. Elle sait que rien n'est jamais gagné, que tout est à reconquérir chaque fois. Elle sait qu'elle ne vaut que ce que vaudra sa prochaine représentation. Et cette angoissante et permanente obligation de résultat la maintient dans une tension nerveuse qui la déstabilise. On comprend mieux que sa "brillantissime" carrière ait évolué sur un fond constant de stress, de conflits, de procès, de scandales. Interprétés de l'extérieur ils peuvent apparaître comme des attitudes inacceptables, mais ils sont en réalité le moyen d'évacuer de nombreuses tensions accumulées.

En 1937, la famille CALLAS qui n'a pas trouvé à New York le rêve américain retourne en Grèce, son pays d'origine. Dès son arrivée à Athènes, Marie éprouve un sentiment de plénitude, pense retrouver ses racines. Elle se sent grecque jusqu'au bout des ongles, à tel point qu'elle reprend son nom d'origine, KALOGEROPOULOS. Mais cette période de grâce ne durera pas. En attendant, son premier souci à Athènes est de fréquenter le Conservatoire, où elle rencontre un professeur de chant, Elvira DE HIDALGO, ancienne grande cantatrice qui enseigne encore la terrible technique italienne du "*Bel Canto*". C'est une technique qui était tombée alors en désuétude, car on enseignait maintenant la technique vériste. La technique bel cantiste est très rigoureuse, très exigeante, et demande un effort énorme et constant de la part de l'élève. Mais en retour, elle permet d'affronter avec succès toutes les difficultés du répertoire. Elle était couramment employée au XIX^e siècle et avait formé les plus grandes cantatrices comme la MALIBRAN, Pauline VIARDOT et bien d'autres.

Elvira DE HIDALGO va littéralement plier Maria à cette discipline de fer, et transformer sa voix intéressante, mais brute en une voix de rossignol à la virtuosité et à l'agilité remarquables. A la fin de ses études musicales, Maria connaît parfaitement quarante-sept opéras, ce qui est assez extraordinaire pour une débutante, et démontre sa volonté farouche d'apprendre. Dans ce répertoire, elle privilégie les compositeurs italiens du XIX^e siècle, principalement BELLINI, DONIZETTI, VERDI. Elle chante aussi certains véristes comme PUCCINI, parce qu'on le lui demande. PUCCINI d'ailleurs, n'est pas son compositeur préféré : elle le trouve trop tourné vers le XX^e siècle. "*Je suis faite pour chanter le XIX^e siècle*". Dans ce répertoire important, elle détache quelques ouvrages qui deviendront ses chevaux de bataille : *Norma* 89 fois, *Traviata* 63 fois, *Lucie de Lammermoor* 46 fois, *Médée* 31 fois, *Tosca* 46 fois, ... C'est précisément dans *Tosca* qu'elle débute à Athènes comme cantatrice professionnelle à dix-neuf ans, et déjà elle osait



s'affronter à ce rôle terrible. La critique lui a été très favorable. On a loué sa voix, mais surtout son jeu. On a dit : "*elle ne chante pas Tosca, elle est Tosca*". Déjà la critique mettait en lumière une de ses qualités principales : celle de pouvoir s'identifier au personnage. Elle aurait pu faire une grande carrière en Grèce, mais à la fin de la guerre, la nouvelle direction de l'Opéra la congédie brutalement, au motif qu'elle aurait chanté devant l'ennemi, les Italiens et les Allemands, à moins que ce soit les relations exécrables qu'elle n'eût avec tous ses collègues chanteurs.

Ce n'est donc pas en Grèce qu'elle trouve le succès. Elle est très déçue et quitte son pays. Elle n'y reviendra que douze années plus tard, et encore sans grand succès, car elle n'y sera jamais aimée. C'est en Italie qu'on la découvre en 1947, dans le rôle de *La Gioconda* au Festival de Vérone, où elle remporte un certain succès, mais pas celui qu'elle attendait. Le public lui reproche de ne pas avoir une voix assez italienne. C'est pourtant dans ce rôle qu'elle donnera pour la première fois la pleine mesure de ses moyens vocaux et dramatiques. Elle est déçue de ne pas avoir remporté le triomphe qu'elle espérait.

Cependant, elle ne quitte pas Vérone, car elle a rencontré deux personnes qui auront une grande importance dans sa vie. Il s'agit du très grand chef d'orchestre Tulio SERAFIN qui deviendra son mentor, et surtout de Giovanni Battista MENEGHINI, un industriel véronais fortuné, célibataire, qui de surcroît adore l'Opéra : il est un des organisateurs du Festival de Vérone. Il adore la voix de cette jeune cantatrice, et il décide de l'aider. Il l'épousera d'ailleurs en 1949. Maria ne quitte donc pas Vérone, et pendant cette période elle chante sur plusieurs scènes d'Italie, mais jamais encore sur une scène prestigieuse. MENEGHINI, qui a de nombreuses relations, lui ouvre les portes de l'Opéra de Venise, *la Fénice*, dont la réputation est mondiale. On lui demande de chanter deux opéras de Wagner, dont "*La Walkyrie*". Elle est à nouveau déçue, car elle dit ne pas ressentir la musique germanique. Mais sous la pression de MENEGHINI, elle accepte. La critique est favorable. Et là se situe un événement qui va, au moins en partie, décider de sa carrière : quelques jours après "*La Walkyrie*", la cantatrice qui devait chanter le rôle d'*Elvira* des *Puritains* de BELLINI, tombe malade. SERAFIN n'a personne pour la remplacer, car le rôle est extrêmement difficile. Pris de court, il demande à Maria de le chanter. Elle hésite, car ce rôle n'est pas tout à fait dans sa tessiture. Finalement, elle accepte, pressentant qu'elle joue peut-être là sa carrière professionnelle. Elle n'a que quelques jours pour apprendre ce rôle terrible, les paroles, la musique, la mise en scène, et pour s'imprégner du rôle. Malgré tous ces handicaps, Maria fait le soir de la première une démonstration ahurissante et extraordinaire de ses capacités vocales. C'est une révélation, elle obtient un triomphe, et les critiques présents sentent qu'ils tiennent peut-être là la cantatrice du siècle. Encore aujourd'hui on a peine à croire qu'un même gosier ait pu, dans la même semaine, chanter si parfaitement deux rôles aussi différents, opposés même, que *Walkyrie* qui demande une voix puissante, charnelle, sans ornement, et *Elvira* qui nécessite une voix fragile, immatérielle, angélique, éthérée, désincarnée.



Tulio SERAFIN qui ne l'avait pas soutenu à Vérone comprend qu'il vient de diriger une cantatrice exceptionnelle. Avec lui, la carrière de Maria prend un tour décisif. C'est lui qui fera de Maria, "*La Callas*". Elvira DE HIDALGO lui avait enseigné la technique vocale, SERAFIN lui apprend à concevoir la scène, et au-delà ce que l'auteur a voulu mettre derrière chaque note. D'ailleurs, Maria a très vite senti que la musique n'est pas qu'une suite de beaux sons, mais que derrière ces sons se cachent des intentions qu'il faut découvrir et exprimer. C'est une conception tout à fait nouvelle de l'Opéra. A partir de cette période, commence vraiment la carrière éblouissante, qui la fera connaître dans le monde entier. Éblouissante, certes sa carrière le fut, mais pas sans aspérités : sa voix est très longue (3 octaves), assez exceptionnel pour une femme, ce qui lui permet de chanter tout le répertoire lyrique. Mais cette voix n'est pas exempte de défauts. Elle manque de pureté, son timbre est assez sourd, sa voix n'est pas homogène, et Mario DE MONACO, son rival permanent, ne se gêna pas pour le dire. Ses aigus sont parfois stridents, métalliques. Ce n'est donc pas une belle voix au sens classique du terme. Mais c'est une voix que les

autres n'ont pas. Elle a un timbre particulier, troublant, unique, que l'on reconnaît entre mille. Et puis, et c'est là le principal, c'est une voix qui est habitée, vibrante, fascinante, émouvante, pathétique. C'est une voix qui traduit des sentiments, ce qui n'était pas le cas jusque-là. Elle est attendue et fêtée comme une reine. Elle connaît maintenant les grandes scènes du monde, mais il y en a deux, et ce sont les plus prestigieuses, qui ne l'ont pas encore appelée : la Scala de Milan, où Antoine GIRINGHELLI la fuit comme la peste. Et le Metropolitan Opéra de New York, où Rudolph BING, son très autoritaire directeur, ne veut pas l'engager. Tous deux connaissent son caractère difficile et ses penchants pour le scandale, et ils craignent qu'elle jette la perturbation dans leur noble institution. Ce n'est qu'en 1955 que le Metropolitan lui ouvrira ses portes et encore sous la pression de la publicité. Elle débutera dans *Norma*. C'est le sommet du "Bel Canto", où Maria montre sa technique parfaite, avec des vocalises complètement maîtrisées et la souplesse de sa voix. En 1955, elle est au sommet de son art, partout elle soulève les foules. C'est la "Prima donna" absolue, on se bat pour l'entendre. On lui demande beaucoup, et elle donne beaucoup. Trop sans doute. Elle dépasse sa résistance vocale, et cette période faste ne durera que quelques années, assez cependant pour marquer sa carrière.

Dès 1958, c'est l'épuisement nerveux. Les premiers signes de fatigue vocale se manifestent à Dallas, lors d'une représentation de *"Lucie de Lammermoor"*, où dans la grande scène de la folie, elle rate pour la première fois la note finale que tout le monde attendait. On pense que ce n'est qu'une défaillance passagère, elle aura d'ailleurs des récupérations extraordinaires. A partir de là commence sa descente vocale aux enfers. Elle connaît maintenant les nouvelles limites de sa voix, et avec beaucoup d'intelligence elle modifie son répertoire et choisit des opéras dans un registre plus central, c'est-à-dire moins aigu. Elle choisit un chant plus simple qui met encore plus en relief sa puissance dramatique et sa maîtrise de l'émotion. Le principal opéra de cette période sera *"Médée"* de CHERUBINI, tiré d'un drame d'EURIPIDE. Elle le chante à Epidaure, lieu historique du drame grec. Cette grande tragédienne qu'est Maria, sait mieux que personne traduire le désespoir fou de cette magicienne qu'est *Médée*. C'est un rôle extrême que seule Maria pouvait mener à bien. Elle arrive à compenser par son extraordinaire sens dramatique les fêlures de sa voix. C'est un triomphe. Après cette prestation, on croit encore au miracle. Mais il n'y en aura pas. Inexorablement, ses performances vocales faiblissent.

Et curieusement, c'est au moment où elle perd sa voix qu'elle obtient le plus de succès, qu'elle connaît le plus d'honneurs, qu'elle est entourée par plus d'admirateurs. C'est précisément à ce moment-là qu'elle rencontre le riche armateur grec, Aristoté ONASSIS. Il avait horreur de l'opéra, mais il avait un besoin fou de gloire, et il aimait tout naturellement celle qui la personnifiait. Il lui ouvre les portes d'un royaume enchanté, de fêtes, de folies, de démesures. Elle avait déjà connu ces fastes, mais avec lui tout a une autre dimension. Elle admire ce conquérant, cette sorte de chevalier des temps modernes. Sa puissance, sa panache, sa générosité l'éblouissent. Entre eux naît une passion réciproque dévorante, une fusion flamboyante qui va les consumer tous les deux. Elle en oublie son chant qui était sa raison de vivre.



A son réveil, elle s'apercevra que dans cette passion destructrice, elle a perdu non seulement sa voix, mais aussi celui qu'elle aimait. Désormais sans but, elle connaît une vie d'errance et de solitude. Elle tente dans un ultime effort de renouer avec son art. Aidée de Giuseppe DI STEPHANO, un ténor avec lequel elle s'était fâchée vingt fois mais avec qui elle avait beaucoup chanté, elle essaie d'organiser une tournée mondiale de concerts. Mais elle est méconnaissable vocalement. Ce n'est plus la diva incandescente que l'on avait connue. Certes, elle a gardé son charisme, sa ligne, son maintien, son port de reine. Elle a toujours ses admirateurs. Mais sous les applaudissements convenus et les gerbes de

roses, elle a compris que son règne était terminé. Cette tournée pitoyable s'achève au Japon, à Sapporo où on l'entendra chanter pour la dernière fois.

C'était en 1975. Après cette déchéance vocale, elle vit les deux années les plus douloureuses de son existence. Elle voit mourir les gens qui l'avaient soutenue : SERAFIN, Lucchino VISCONTI, puis Pier Paolo PASOLINI avec qui elle avait tourné une *Médée* cinématographique, qui, comble de malheur, n'avait eu aucun succès. Mais le coup le plus dur, c'est la mort de l'infidèle ONASSIS. Elle ne supporte pas sa disparition. Elle se terre dans son magnifique appartement du boulevard Mendel à Paris, où, méconnaissable, mais très digne, elle attend sa délivrance, entourée de souvenirs. C'est le 16 décembre 1977 que l'on apprend son décès, officiellement provoqué par une crise cardiaque. On ne connaît toujours pas aujourd'hui la vraie raison de sa disparition prématurée. Cela fait sans doute partie de son mystère.



Au-delà de cette vie tumultueuse et flamboyante, il faut se demander ce qu'elle a apporté à l'art lyrique. L'Opéra était menacé au milieu du XX^e siècle. Il s'était vidé de sa substance et s'était réduit à des performances vocales uniquement. L'attitude sur scène était figée, voire ridicule. Cela n'attirait plus la publicité, d'autant que le cinéma avait donné le goût du réalisme, qui permettait de s'identifier à ce que l'on voyait sur l'écran. Maria arrive à ce moment-là, et proclame que pour elle, si la voix est encore importante, elle ne sera plus jamais une fin en soi, comme c'était le cas jusque-là.

Elle réintroduit ainsi la dimension dramatique. Elle a en effet cette capacité instinctive à ressentir et communiquer les drames qu'elle joue.

Elle dépasse sa voix, pour devenir interprète, incarnation de ses héroïnes. La publicité est comblée, en découvrant que Maria n'est pas qu'une voix, mais que c'est aussi et surtout une présence théâtrale. Elle intègre la gestuelle, la façon de se tenir en scène. Elle a le sens des attitudes. Elle sait bouger en donnant l'impression d'un calme souverain. Elle ne se contente pas de chanter avec émotion, de jouer avec vérité, elle pousse le perfectionnisme jusqu'à vouloir ressembler physiquement à ses héroïnes, car elle sait à quel point l'image est essentielle. Elle prend ainsi la décision de maigrir : elle pesait 100 kg, elle ressemblera bientôt à une sylphide, à une gravure de mode. Elle donne alors des visions idéales de ses héroïnes. Elle arrive à rendre ses personnages plus vrais que nature. Enfin, elle ressort des oubliettes des ouvrages jusque-là inconnus, mais qui possèdent de réelles beautés musicales et dramatiques. Maria CALLAS est non seulement le plus grand dramaturge lyrique du XX^e siècle, mais c'est aussi et surtout celle qui a donné une allure moderne à cet art total qu'est l'Opéra, le sauvant ainsi d'une disparition que tout le monde croyait inéluctable.



"LE CHÂTEAU BLANC" DE LA DOMINANTE : QUI L'A FAIT CONSTRUIRE, ET À QUELLE ÉPOQUE ?



C'est dans le domaine de "La Dominante" que notre société dispose d'un local où se réunit le C.A. Plusieurs fois par an, nous pouvons donc admirer ce qu'il reste de cette belle maison, même si son état actuel est un peu inquiétant... Nous nous sommes intéressés à son histoire...

Le 16 novembre 1950, Mme Irénée SORLIN vend à la commune de La Seyne sur mer, dont le maire est Toussaint MERLE, une partie de sa propriété située au quartier Daniel, au lieu-dit "La Dominante", et dénommée "Le Château Blanc". Il s'agit d'un terrain d'environ un hectare et d'une maison de deux étages avec terrasse.

On peut lire dans les délibérations du Conseil Municipal du 14 septembre 1950 que la commune souhaite y installer *"une maison de dépannage, susceptible de recevoir les enfants dont les parents ne peuvent momentanément leur assurer le gîte, la nourriture et la surveillance pour des raisons de santé ou autres..."*

En fait, cette maison deviendra l'Ecole de Plein Air, et les Seynois prendront l'habitude de l'appeler familièrement **"La Dominante"**. Cette école sera inaugurée en 1957.

Marius AUTRAN dans son ouvrage *"Histoire de l'école Martini"*, pense que cette maison a été construite vers 1900. Si nous savons qu'elle a changé plusieurs fois de propriétaire, et si nous connaissons les noms des propriétaires successifs, nous ne savons pas qui a fait construire cette superbe bâtisse. Les propriétaires depuis 1920 ont été:

- en 1920 : Mme Jeanne CHAPUIS, épouse de M Jacques FENOUX.
- Le 19 février 1920, vente à M Achille FAUCILHON et son épouse Mme Félicité HANSCHMANN.
- Le 4 septembre 1926, vente à M Clément BERTA et son épouse Mme Cécile LABADIE.
- Le 26 septembre 1942, vente à M Germain ORANGE et son épouse Mme Jeanne SICARD.
- Le 24 juillet 1946, vente à Mme Irénée SORLIN, épouse BERNASCONI.

Marie-Claude ARGOLAS.

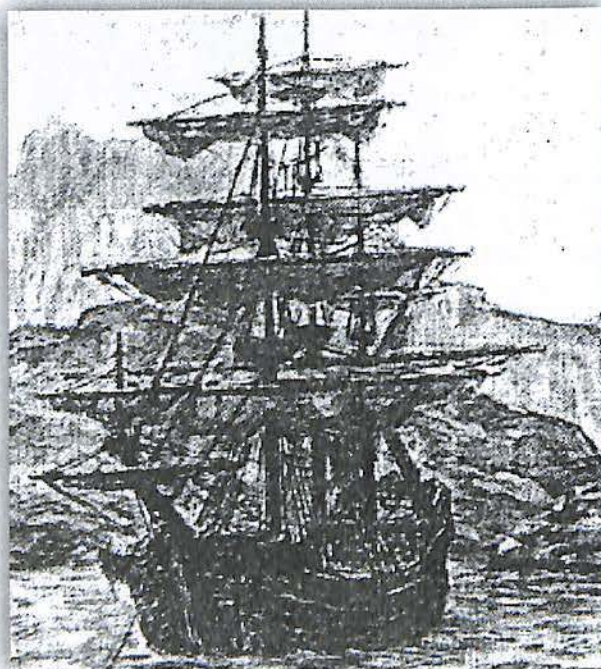
La grande peste de 1720 à Toulon ou "les aventures tragiques d'un tueur en série, la puce..."

Conférence du 30 mai 2010 par le Docteur André BERNARDINI-SOLEILLET

* 1720, Toulon.

- Etendue sur 13 ha, c'est une petite ville de 26000 habitants étranglée par ses remparts.
- C'est déjà un port de guerre : HENRY IV, véritable père de la marine royale a façonné la darse (1595), RICHELIEU, l'arsenal (1628) et VAUBAN, les fortifications (1660).
- Mais Toulon, c'est aussi une ville insalubre : les rues, véritables cloaques où trottaient les rats, étroites, irrégulières sont parcourues par un ruisseau central qui sert tout autant aux filles de joie pour faire leur toilette intime qu'aux habitants pour y jeter par les fenêtres eaux usées, excréments et ordures; le tout balayé le lendemain vers le port. Les maisons, devant lesquelles trône un tas de fumier, ont 2 ou 3 étages à peine où s'entassaient jusqu'à 40 personnes, avec, de plus, bien souvent, quelques soldats qui logent chez l'habitant.
- C'est aussi une ville pauvre et meurtrie : l'atroce hiver 1709 a dévasté pour longtemps les récoltes de blé, d'huile et de vin. Le siège de Toulon en 1707 par les Anglais où s'illustra le maréchal DE TESSE a fait que beaucoup de maisons sont en ruines. Les caisses de l'Etat sont vides, aussi la construction navale est-elle arrêtée; ouvriers et marins connaissent le chômage, les vaisseaux désarmés pourrissent dans le port, ainsi **pauvreté, promiscuité et ruines**, le décor est planté; **hommes, rats et puces**, les acteurs sont en place : la tragédie dès lors a tout pour éclater !

* En juillet 1720, Toulon s'est donné un jeune maire de 27 ans, Jean D'ANTRECHAUS.



Son allure de jeunesse souriante et son air de distinction native lui confèrent un charme certain sur ses concitoyens (*voir le tableau du peintre Hyacinthe RIGAUD*). Ce jour-là il a le front soucieux; il vient de recevoir du parlement d'Aix un ordre bref "*peste galopante à Marseille; Provence en danger. Ordre de fermer la ville. Prendre toutes mesures sanitaires adéquates*". Certes il sait que depuis le mois de mai la peste est à Marseille, amenée par un bâtiment de commerce "*Le Grand Saint Antoine*" qui, venant de Syrie, a débarqué des balles de soie contaminées; il sait que c'est par cupidité que les échevins n'ont pas respecté la consigne de la quarantaine, alors qu'un mousse était mort à bord. En homme généreux, il accueille, depuis juin, les fuyards marseillais qu'il loge au lazaret de Saint Mandrier. Emus, les Toulonnais offrent à Marseille 2 tartanes de blé accompagnant ainsi leur retour vers l'enfer.

* Octobre arrivant, Toulon semble tranquille.

Chacun de dire merci à Dieu bien plus qu'à d'ANTRECHAUS. Mais, traitresse accalmie précédant la tempête, c'est à nouveau l'argent et la cupidité, comme hier à Marseille, qui vont semer la mort et la désolation. Trois actes dans ce drame précèdent l'hécatombe.

1) *Voici le premier acte qui a Bandol pour tableau.*

Un pêcheur du nom de CANCELIN revend des balles de soie contaminées par le bacille pesteux : résultat Bandol est décimé et se voit pour 10 ans demeurer ville morte, les quelques survivants terrifiés s'enfuyant dans les bois...CANCELIN effrayé file sur Toulon pour mourir à son tour entraînant dans la tombe un cortège de 13 pestiférés.

1) *En décembre un deuxième déclin inquiétant se fait entendre.*

25 personnes succombent sous les assauts du bacille pesteux. Le score est inquiétant : il faut donc supprimer les fêtes de Noël, car tout rassemblement peut être un malheur. Le peuple est atterré et l'effroi, comme une onde sinistre, fait frissonner la ville.

2) *Et en janvier, voici le grand signal.*

A nouveau un drapier, nommé GRAS, déballe sur la place Saint Pierre des étoffes remplies de puces assassines.

*** Alors l'épidémie éclate et embrase la ville.**

D'ANTRECHAUS, derechef, montre son savoir-faire. Tout d'abord, il interdit aux notables de fuir, ceux-ci prétextant que leur rang leur conférait ce droit (sic). Lui-même, à l'Hôtel de Ville, travaille de l'aurore à la nuit. Et la nuit, pour ne pas inquiéter les vivants, dirige en personne les convois de malades et de morts. Jamais effrayé, résigné à périr certes, mais auparavant être toujours le premier à donner l'exemple. (Maire = major = le meilleur par définition...). Il dicte les consignes pour enrayer l'épidémie : purification de l'air. Chaque jour, à 19 heures, à l'appel des cloches de la cathédrale, de grands feux de plantes aromatiques seront allumés, car on pensait que c'était l'odeur qui transmettait le mal (au Moyen-âge on accusait le regard, aussi recouvrait-on d'un drap tout le visage). Propreté des rues, lavées 2 fois par semaine avec du vin. Propreté des maisons lavées et blanchies à la chaux. Et bien sûr, hospitalisation des suspects et incinération des morts.

Beaucoup de pauvres gens croient fort en leurs recettes : aux enfants de boire un verre d'urine le matin. Pour les adultes, se frotter le corps avec vinaigre, oignon, ail, figue ou mieux utiliser la bave de crapaud ou d'escargot voire les yeux d'écrevisses ou les testicules de bouc. En revanche, un bouc puant devant la maison chassait les puces ou les corps gras sur les mains de marchands d'huile les empêchaient de piquer (à l'époque on ignorait que la puce était le tueur en série ...

*** Malgré cela, la peste se répand inexorablement, la quarantaine semble le dernier recours.**

- **La quarantaine ou serrade** est une épreuve terrible. Rues fermées par des barrières. Seuls circulent chirurgiens, confesseurs, fossoyeurs. Les gens, claquemurés chez eux s'ennuient, s'épient, prient ou forniquent. Le chef de famille, 3 fois par semaine, récupère sa clef pour aller au ravitaillement. Chaque jour les gens doivent apparaître aux fenêtres et se compter. Et la potence pour quiconque transgressera la consigne! Un régime étatique de socialisme intégral s'installe avec la ration quotidienne : 500 g de pain, ½ litre de vin, 15 g de sel, un peu d'huile et un morceau de viande grâce à la générosité de la ville de Lorgues ("*Bons amis de Toulon, voici pour vous ces 200 têtes de moutons et de bœufs*").

A Toulon, c'est la désolation : Eglises fermées, rues désertes, à peine un peu d'animation au petit jour autour des centres de distribution. Un lourd silence plane alors sur la ville, rompu çà et là par le seul roulement des chariots funèbres ou par le pas pressé de quelque médecin ou quelque confesseur. Les cadavres, jetés sans bière au fond des tombereaux croisent dans les rues vides les civières où geignent les mourants. Dans ce tableau à la Goya, les médecins ont des allures étranges qui les font ressembler à des oiseaux de proie : vêtus de toile cirée des pieds à la tête, ils portent un masque à bec bourré de plantes aromatiques contre l'odeur et la contagion. On purge, on saigne (ceci abrège la vie, donc les souffrances...), on brûle au cautère les bubons ramollis, comme au Moyen-âge... La seule



attitude salvatrice reste donc l'électuaire des 3 adverbes : *cito* = pars vite, *longe* = loin, *tarde* = reviens tard...

- **Les services publics sont anéantis.**

PLUS DE FOSSOYEURS. Ces hideux "corbeaux", volontaires attirés par le lucre, détrousseurs de cadavres périssent par paquets. Alors, le ministre de la guerre envoie un bataillon de 600 déserteurs qui terrifient les pauvres gens et meurent à leur tour. Et pour finir, ce sont les forçats de Marseille à l'hilarité diabolique qui jetant les mourants par les fenêtres dans les tombereaux fêtent la peste plutôt que de la craindre.

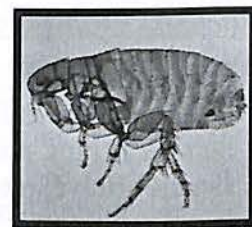
PLUS D'ÉBOUEURS. Le sol est jonché d'immondices que côtoient literies et hardes dispersées. Une odeur infecte empuantit la ville. Marché noir, vols et crimes fournissent à la potence son gibier quotidien.

PLUS DE POURVOYEURS, ils sont morts. La viande pourrit dans les centres de distribution alors que les gens crèvent de faim. En mai, ce fut terrible, 300 morts chaque jour, les 5 hôpitaux regorgent de puces et de moribonds.

La quarantaine devenue paralysie démente, d'Antrechaus dit "*ça suffit, l'addition est trop lourde!*"

On voit alors sortir des spectres squelettiques au visage terreux, hagards et chancelants. Telle fut la terrible "serrade", indélébile cauchemar pour tous ces morts-vivants...

"La Puce de Rat adulte"



* **Et dans cette atmosphère de fin du monde, le ciel va s'entrouvrir. Une lueur d'espoir, comme un soleil levant va poindre à l'horizon.**

L'administration se réorganise. Quand un syndic ou un fossoyeur s'en va, un suivant le remplace. La famine recule et Lorgues, à nouveau, va répondre présent en offrant bestiaux, farine et vin. Les rues sont nettoyées, des volontaires affluent : ouvriers, marins et aussi capucins. Des médecins arrivent de la France entière. Aussi le courage renaît et avec lui, l'espoir.

* **L'été arrivant, la peste plie bagage.**

Certes, avec lenteur ! Chaque jour, en juillet on meurt moins que la veille. Les survivants acquièrent l'immunité ; les germes de leur côté perdent de leur virulence. A partir du 15 août, la peste disparaît. Le dernier à en mourir s'appelle BONNEGRACE. Après désinfection totale de la ville, un *Te Deum* à la cathédrale et quelques salves de canon sensées absorber le venin pestilentiel, les rescapés rejoignent leur maison. Et le 7 novembre 1721, aucun cas de peste n'étant signalé depuis 80 jours, le ministre de la guerre déclare la fin de l'épidémie.

* **En ce jour de novembre 1721, D'ANTRECHAUS est tout seul.**

L'Hôtel de Ville ravagé par la peste étant inhabitable, le voici revenu dans sa maison endeuillée, rue de "la poissonnerie". Morts tous ses domestiques et tous ses jeunes frères et ses consuls adjoints GAVOTY et MARTIN. Le front penché sur ses registres, il lit avec tristesse le bilan de sa ville : sur 26000 habitants, 16000 manquent à l'appel. Sur 20000 atteints, 4000 guérissent...sans doute le bilan eût été plus lourd sans le dévouement lucide de cet homme. A l'évidence, les Toulonnais furent de cet avis, en l'élisant, 4 fois de suite, consul (appellation du maire en ce temps-là) et en lui conférant le titre très émouvant de "*Père du peuple*".

Tel fut le grand fléau qui menaça Toulon ; et tombe le rideau sur ce grand champ de ruines...

*"Ami, si tu passes dans la rue d'Antrechaus ou dans la rue de Lorgues, laisse monter vers toi le flot des souvenirs. Un homme de grande qualité sut éviter le pire aux gens de sa cité ; une ville à l'âme généreuse sut redonner l'espoir quand tous étaient en pleurs.
Salve et souviens-toi !*

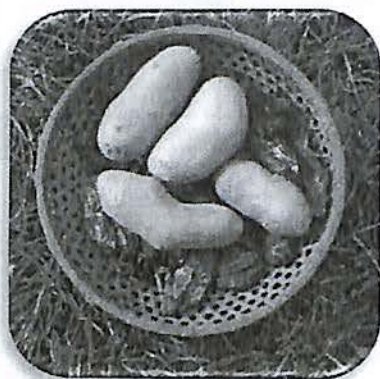
Pour nous de la Provence, ils méritent une place au fond de notre cœur".

LE COIN DES GOURMETS

Magdeleine BLANC



CRIQUE A L'ANCIENNE



Pour 4 personnes : 4 grosses pommes de terre vieilles, beurre ou huile, sel, poivre.

Eplucher les pommes de terre, les râper crues (gros trous de la râpe). Mettre le beurre à fondre dans la poêle (antiadhésive), y verser les pommes de terre en les étalant comme pour une omelette, après les avoir salées et poivrées. Laisser cuire 9 mn sous couvercle, à feu doux, les retourner. Laisser cuire 1 mn de plus si l'on désire une crique plus croustillante. On peut ajouter 2 œufs dans le râpé.

SALADE DE CHOU CROQUANT

En accompagnement de la crique.

1 petit chou blanc, 2 pommes, des raisins secs, vinaigre, d'huile.

Nettoyer le chou, ôter les parties dures, émincer le chou finement. Peler et séparer les 2 pommes et les couper en fines lamelles.

Mélanger dans un saladier 2 cuillerées à soupe de vinaigre, le sel, 6 cuillerées à soupe d'huile, y ajouter 1 cuillerée à soupe de raisins secs, le chou et les pommes.



POMMES FARCIES



6 belles pommes, 60 g de beurre, 100 g de fruits confits, 50 g de sucre en poudre, 1 cl de rhum.

Eplucher les pommes, en retirer le cœur en laissant une ouverture de 2 à 3 cm de diamètre. Hacher finement la pulpe retirée avec les fruits confits, y ajouter le rhum. Remplir chaque pomme avec cette préparation. Arroser les pommes avec un peu d'eau, placer une rondelle de beurre sur chaque pomme qu'on poudre de sucre.

Cuire à feu chaud en arrosant de temps en temps avec le sirop qui se forme à la cuisson.

MOTS CROISES

Horizontalement – I Mauvais parleurs – II Ne répondent pas aux canons de la beauté (fém.) – III Habitantes des Arcs sur Argens. Bande – IV Etain. On y passe à pieds secs – V Grecque. Passent les poteaux au rugby. Début d'Eisenstein – VI Gains de causes – VII Les poulpes en projettent (pl.). On peut le faire par le temps – VIII Tendre. Préparée – IX On ne les discute pas en cours de partie. Stabilise un navire – X Reçoivent la balle. Avant le diplôme. Rivière de France – XI Père de Jason. Sans précédent (fém.) – XII Vraiment dernier. Plante officinale – XIII Branches et feuilles (sing.). Demeurées.

Verticalement – 1 Insulte une religion – 2 Principale rivière en Suisse. Respecté – 3 Juste (populaire). C'est ainsi qu'une création se prépare – 4 Mettent leurs parents face aux réalités de la vie. Conjonction. Sortie – 5 Se plaindre. Retentit dans l'arène – 6 Bout de dehors. Frôlèrent – 7 Trois voyelles. Dans la loi. Article. Fin d'infinitif – 8 Début d'inscription. Supplia. On peut l'avoir sensible – 9 Deux consonnes. Parties d'enzyme. Proches – 10 Sigle pour électroencéphalogramme. Tige adventive – 11 A trop servi. Organe. – 12 Sont comptées dans les hôtels. Attrapée – 13 Comme des images. Ou Rais. D'un auxiliaire.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I													
II													
III													
IV													
V													
VI													
VII													
VIII													
IX													
X													
XI													
XII													
XIII													

REPONSES AUX MOTS CROISES
DU NUMERO 115

ENCORE QUELQUES PERLES...

- Nos ancêtres ont longtemps vécu dans des casernes.
- Charles Martel était le fils de Pépin le Bref et d'une mère de palais.
- L'os du bras s'appelle l'orémus.
- Les organes de la circulation sont les pieds.
- ...
- Je me souviens que lors du dernier certificat d'études, en 1972, les candidats devaient dessiner un thermomètre médical. L'un d'eux avait parfaitement réussi son croquis, mais avait placé le thermomètre sur une planchette graduée!

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
I	E	Q	U	I	L	I	B	R	I	S	T	E	S
II	O	U	R	S	I	N		E	N	T	R	E	E
III	L	A	S	S	E	E		N	S		I		N
IV	I	N	S	U	R	R	E	C	T	I	O	N	S
V	E	T		E			T	R	O	I	S		O
VI	N	I	D	S			I		N	T		L	I
VII	N	T			C	E	N	T	U	R	I	E	
VIII	E	A	U	X		S	O	R	T	E	S		B
IX		T	R	I	S		M	E	S	S		N	E
X	L	I	E	N		I				T	A	O	N
XI		V	E	G	E	T	A	R	I	E	N	N	E
XII	R	E	S	U	L	T	A	N	T	E	S		T
XIII	A	S			A		R		E	S		O	S

Réponse à l'énigme fleurie de la photo de couverture du n°115



De gauche à droite et de haut en bas :

- SALSIFIS / LISERON / UROSPERME de Daléchamp / ASPHODELE
- CISTE cotonneux / BOURRACHE / CHARDON / CHARDON
- LAVANDE / APHYLLANTE / CYNOGLOSSE / CISTE / SALSIFIS de Montpellier



Le Carnet

Nos joies.

- Gioia GIANNETTA, née le 20 août, arrière-petite-fille de M. et Mme Jacques PONSTON.
 - Philippe ARGOLAS, né le 25 août, petit-fils de M. et Mme Bernard ARGOLAS.
- Nos meilleurs vœux pour les bébés, nos félicitations aux familles.*

Nos peines.

- † - Nous prions Martine et Marc QUIVIGER de bien vouloir nous excuser, il y a eu omission bien involontaire dans le carnet de juin; Mme Gisèle BOURGEOIS, la maman de Martine est décédée en février 2010 à Saint-Martin-de-Ré (Charente-Maritime).
- † - Mme Carmen SANCHEZ, décédée le 5 juin, dont les obsèques ont eu lieu le 8 juin; belle-mère de M. Jean BEGNI.
- † - Mme Christiane COTSIS, décédée le 7 juin, dont les obsèques ont eu lieu le 10 juin; belle-sœur de M. et Mme COTSIS, membres fidèles.
- † - Mme Céline Aoustin, décédée le 9 juin 2010, dont les obsèques ont eu lieu dans l'intimité. Seul son grand âge l'avait éloignée de notre Société.
- † - Mme Suzanne SICARD, décédée le 11 juin, dont les obsèques ont eu lieu dans l'intimité, mère de Christiane Nagy (membre), tante de Mme Jacqueline PADOVANI et de Mme Germaine LE BAS.
- † - M. Gilbert TRAVIN décédé à l'âge de 56 ans le 21 juin dont les obsèques ont eu lieu le 24 juin, cousin germain de M. Christian TRAVIN, notre contrôleur aux comptes.
- † - Mme Madeleine MIRAGLIO GODARD, décédée en juillet, épouse de M. Roger MIRAGLIO, membre qui a été vice-président.
- † - M. René JAUFRED, dont les obsèques ont eu lieu le 20 août, membre depuis de nombreuses années, neveu de M. et Mme SIMI, nos anciens membres de Lambesc. Engagé depuis plus de 45 ans dans l'athlétisme seynois, emporté après une longue maladie, nous nous souviendrons de lui.

Nous renouvelons nos condoléances aux familles éprouvées.

BULLETIN D'ADHESION ET D'ABONNEMENT

Adhésion à la Société des Amis de la Seyne, sans abonnement au Bulletin :	8 €
Abonnement au Bulletin, "Le Filet du pêcheur":	12 €
Adhésion avec abonnement au Bulletin, membre actif de la Société :	20 €

Montant à verser :

- Soit par chèque à l'ordre de : "**Les Amis de La Seyne Ancienne et Moderne**".
- Soit au C.C.P. 115451E Marseille.
- Soit en espèces, lors des réunions ou conférences.

Le chèque accompagné du bulletin d'adhésion est à adresser à :

Madame Germaine LE BAS "Clos des Villas", 526 faubourg Montmélian. 73000 CHAMBERY

(à découper, ou à recopier de préférence)

NOM.....	Prénoms.....
Adresse.....	
.....	
Tél.....	Adresse électronique.....

N.B. L'adhésion couvre la période du 1^{er} octobre au 30 septembre.



L'ATLANTIQUE

Océan qui jadis au temps des Caravelles
Sus parler d'Aventure aux fiers navigateurs
Tu les as dirigés vers des Terres nouvelles
En ouvrant tes chemins aux grands explorateurs.

Lorsque les Alizés enflaient leurs blanches voiles
Qui jusqu'à l'Equateur guidaient leur cœur ardent
Ils recherchaient leur route en suivant les étoiles
Tandis qu'ils écoutaient ton appel obsédant.

Immense est ton empire et sur la mappemonde
Quand l'ancien Continent s'endort dans le lointain
Tes flots dont les remous baignent le Nouveau Monde
Sous le soleil levant s'éclairent au matin.

Ton manteau de turquoise aux reflets d'émeraude
Est parsemé d'écueils, de gouffres ignorés,
En son vol argenté la mouette qui rôde
Effleure l'onde amère aux fonds inexplorés.

Tu vis, de l'Atlantide à jamais engloutie,
Se perdre dans ton sein les secrètes splendeurs
Après qu'Antinéa sans retour fut partie
Vers le dédale obscur des glauques profondeurs.

Océan dans les plis transparents de ta moire
O combien d'êtres chers depuis se sont perdus
Mais nous gardons en nous la pieuse mémoire
De Ceux que vainement nos cœurs ont attendus.

Le soir, souventes fois, nous prions sur la grève
Pour le Marin qui dort éternellement seul,
Balloté par la vague où s'est brisé son rêve
Dans le berceau mouvant qui lui sert de linceul.

Marie-Rose DUPORT
« *L'heure des Souvenances* ».